L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 1er FEVRIER 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 1er FEVRIER 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse des Encanteurs.

PAR ROBINSON & UNDERWOOD — Grande vente de propriétés riches donnant de beaux profits, dans tous les genres, pour placements de fonds.

Bourse St-Charles.

PAR SPEAR & ESCOFFIER — 50 bons à prime de la ville de la Nouvelle Orléans.

PAR BAUMGARDEN & FRIEDRICHS — Le cottage double en bois Nos 1,024 et 1,024 1|2 rue Magazine, entre Général Taylor et Peniston.

PAR LE SHÉRIF—Plusieurs terrains et bâtisses dans les différents districts de cette ville.

Les Conventions en faveur de l'industrie sucriere.

Il s'opère, depuis quelques années, aux Etats-Unis—surtout dans l'Ouest et dans le Sud—un mouvement extrêmement intéressant et qui peut avoir les plus heureux résultats.

Les populations rurales sont sorties, peu à peu, de leur apathie; elles commencent à se remuer, à s'entendre, à réunir des Conventions dans lesquelles, elles discutent leurs intérêts et cherchent à s'éclairer sur le choix des produits agricoles qui doivent leur rapporter le plus de bénéfice; sur l'emploi des méthodes de culture, les plus sûres et les moins coûteuses—et, particulièrement, sur les moyens de résister à l'avidité des spéculateurs et des intermédiaires qui leur enlèvent le plus clair de leurs profits.

On ne peut qu'applaudir à ce mouvement, aussi juste que salutaire. Après tout, ce sont les populations les plus utiles, puisqu'elles fournissent au reste de l'humanité ses moyens d'existence. Ce sont aussi celles qui sont restées les plus saines, les plus honnêtes; elles ont, plus ou moins, échappé à la corruption des villes et aux tripotages de toutes sortes qui, de nos jours, souillent presque toutes les entreprises financières et industrielles. C'est donc un devoir de les encourager dans leurs efforts pour sortir de la détresse où elles sont plongées, pour secouer le joug des monopoles et des syndicats qui les ruinent.

Naguère, c'était le riz qui était l'objet d'une indigne exploitation, et nous avons assisté à une intrigue où la spéculation avide, ébontée, n'a pas toujours eu le dessus.

Il y a quelque temps, les planteurs sucriers de la Louisiane se préparaient à défendre leurs droits contre les tentatives odieuses de ceux qui voudraient les ruiner; ils envoyaient des délégués à Washington, pour y défendre la cause de leur industrie menacée, et plaider en faveur du maintien de la prime ou du retour à l'ancien droit d'entrée des sucres étrangers.

Hier encore, nous entretenions nos lecteurs d'une grande Convention des producteurs de coton, en vue de régler la production du textile et son expédition sur le marché.

Voici, maintenant, le tour du Colorado, qui vient de se réunir en Convention, en vue de travailler à développer, dans cet Etat, l'industrie du sucre de betterave.

Les fermiers de l'Ouest ont cent fois raison de vouloir s'adonner à la culture de la betterave, qui est d'un magnifique rapport et a accompli, en Europe, de véritables prodiges. Connaissant l'esprit pratique des Américains et la hardiesse, la promptitude avec laquelle ils se jettent, tête baissée, dans des entreprises nouvelles, on se demande comment une pareille idée ne leur est pas venue, depuis bien longtemps; comment la culture de cette précieuse racine n'a pas déjà envahi la moitié de l'Ouest; comment il ne s'y élève pas déjà, de toutes parts, d'immenses usines centrales, de grandes batteries de diffusion, et l'on se prend à douter des aptitudes merveilleuses que tant de gens accordent à ce peuple, et dont il se targue lui-même.

L'Union n'a qu'à le vouloir, pour produire, chez elle, tout le sucre dont elle a besoin pour sa consommation, de façon à s'affranchir, enfin, du lourd tribut de plus de soixante millions, qu'elle paie, chaque année, à l'étranger.

Nous saluons donc, avec bonheur, la Convention du Colorado, et nous lui souhaitons le plus grand succès dans la noble entreprise qu'elle tente en ce moment. Comme les planteurs de cannes, les cultivateurs de la betterave font de chaleureux appels aux capitaux, qui n'ont pas encore compris l'étonnant parti qu'ils peuvent tirer d'un placement de ce genre. La fabrication sucrière en Allemagne, en Autriche, en France, a créé, rapidement, de très grosses fortunes; comment n'en serait-il pas de même, ici? Ce n'est pas la quantité de terres qui manque: nous en avons à n'en savoir que faire. C'est encore moins la qualité: le sol de l'Ouest est renommé pour sa fertilité, et les plus savants agronomes reconnaissent qu'il est éminemment propre à cette culture.

Il est vrai qu'aux Etats-Unis, dans l'Ouest autant que dans le Sud, le prix de la main-d'œuvre est plus élevé qu'en Europe et que, sans protection aucune, la production indigène est tout-à-fait incapable de lutter contre celle du dehors, mais, de tout temps, on a su parer à cet inconvénient, soit en frappant d'un droit d'entrée les sucres étrangers, soit, encore et surtout, en accordant une prime aux sucres du pays. C'est le système conservé, depuis longtemps, en Europe, et que les Etats Unis ont adopté, il y a deux ans, à peine. Pourquoi ne pas le maintenir, puisqu'il est en vigueur de par la loi, et que les planteurs s'en déclarent pleinement satisfaits?

Que l'Ouest, et, en particulier, le Colorado, s'entende avec le Sud et, spécialement, la Louisiane. Que tous, d'une voix unanime, réclament le maintien du régime existant et fassent cesser les incertitudes qui arrêtent tous les élans, paralysent tous les efforts—et nous remporterons une victoire certaine. Dès lors, débarrassée de toute entrave, libre de toute inquiétude, l'industrie pourra prendre son essor. Le sucre, trop longtemps un objet de luxe, est devenu, à l'heure qu'il est, un objet de première nécessité, venant directement après le pain, qui est la base de notre alimentation. N'est-ce pas le premier devoir d'une nation qui se vante d'avoir l'esprit pratique, de favoriser l'expansion d'une industrie, comme celle de la fabrication du sucre?

Les Pectoriaire éprouvent un grand soulagement par l'emploi du Pectoral Cerise d'Ayer. Mal remède n'est si efficace.

Cette pauvre Mme Z... pense pour se consoler de son malheur et de sa malpresse toujours criblantes, en enlevant le porto et le malaga plus que de raison.

L'autre soir, décoloïtée outrageusement, elle dînait en ville.

—Voyez donc, fit, tout bas, une bonne amie. Quelle planche!

—Oui. Et, à ce qu'il paraît, une planche à bouteilles!

LOUISIANE.

Le *Louisiana Planter and Sugar Manufacturer*, Nouvelle-Orléans, du 28 janvier:

—LETTRE DE LA PAROISSE IBERVILLE:

Depuis la fin des gelées, on a beaucoup travaillé dans les champs. On continue à planter la canne. La semence est en très bon état. On cite un seul endroit où elle a été légèrement attaquée. On croit, généralement, que la meilleure époque pour l'ensemencement, est la fin de février; mais on n'est pas sûr du beau temps, alors Comme on en jouit, à l'heure qu'il est, on se hâte d'en profiter.

Comme la récolte de coton a été très pauvre, et que beaucoup de travailleurs n'ont rien à faire, ils viennent s'engager dans les habitations sucrières; aussi les bras ne font pas défaut.

M. N. L. Randolph a reçu $2,000 pour sa prime. Il croit que, si le bon temps se prolonge jusqu'au 1er février, les souches seront sauvées. Il avait vu, dit-il, des souches résister parfaitement à une forte gelée, tandis que, quelque temps après, il suffisait d'un peu de neige, pour les tuer tout à fait.

—M. L. Brulé va planter 20 acres en cannes sur sa nouvelle propriété, contigue à l'habitation Crescent.

—Si les directeurs du Texas Pacific comprenaient leurs véritables intérêts, ils se hâteraient d'aider les habitants, le long de leur embranchement du village indien, à semer la canne.

M. Richard McCall, du Bureau du District de l'Atchafalaya, et M. Arsène Périllat, étaient, cette semaine, à Plaquemines. Ils y ont tracé une levée qui protègera les habitants des environs. Les planteurs seront pourtant forcés de construire cette levée à leurs frais.

M. Balthazar Lotz est enchanté de sa récolte et, surtout, de la vente de ses mélasses; il en a tiré 26 1|2 cents le gallon.

Le bateau dragueur qui travaille, depuis plusieurs années, le Bayou Plaquemine, a été envoyé à Grand River, où il creuse le nouveau chenal, qui était encombré de troncs d'arbres et d'autres obstructions.

Sur la propriété Bloin, Mme Marie Delaune, va semer une centaine d'acres de riz.

—LETTRE DE LA PAROISSE LAFOURCHE:

Dans notre paroisse, la semence de cannes est en très bon état, depuis plus d'une semaine. Aussi a-t-on labouré et semé autant que possible et le plus rapidement possible.

On aperçoit, à chaque instant, des bateaux plats chargés de pommes de terre, allionnant le bayou, et les fermiers dont les terres sont propres à la culture de ce légume, se hâtent de s'en approvisionner. Quelques-uns même l'ont déjà planté. On sait qu'un grand nombre d'entr'eux avaient perdu leur récolte, l'an dernier, par suite de l'invasion des eaux. Il faut espérer qu'une pareille infortune leur sera épargnée, cette année.

La navigation à vapeur est encore ouverte sur le bayou, malgré la baisse considérable des eaux.

L'habitation McLeod, au major C. Lagarde, qui avait commencé sa roulaison le 27 décembre, sans perdre un jour, excepté les dimanches et les trois jours que l'on a employés à mettre les cannes en windrow, a, sur 325 arpents, fait un million de livres de sucre. Le rendement total a été de 7,973 tonnes.

Ravenswood a commencé, le 1er novembre et fini le 14 décembre, après avoir fait, sur 50 arpents de souches et 100 de plant, 400,000 livres de sucre.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE COUPÉE:

Nous n'avons pas eu de gelées, depuis deux jours; il n'a pas plu, depuis mercredi dernier. Aussi, le terrain est sec, et l'on a pu reprendre bien vite les travaux.

Les gelées n'ont fait aucun dégât appréciable. Personne, du moins, ne se plaint.

Le fleuve hausse lentement; nous sommes loin encore d'avoir la moindre inquiétude.

La levée, depuis Grand Levee, jusqu'à l'habitation Richer, va être, bientôt, exhaussée et consolidée.

La confiance va remaître dans les esprits, et le courage, dans les cœurs.

Sur l'Atchafalaya, les travaux de levées marchent rapidement; mais la hausse des eaux forcera bientôt à les interrompre.

Dans quelques jours, on commencera les travaux.

—LETTRE DE LA PAROISSE TERREBONNE:

Jusqu'ici, on a assez peu planté, mais toute la semence est en bon état; elle a beaucoup moins germé qu'on ne s'y attendait, après les chaleurs que nous avons eues, au commencement de l'hiver.

Il est à espérer que les pluies vont cesser; autrement, le sol ne sera pas en aussi bon état que l'an dernier, au moment de l'ensemencement. Une récolte semée dans des conditions favorables, est une récolte à moitié assurée.

Il est question de nombreuses améliorations dans les sucreries et les usines centrales; mais, jusqu'ici, on ne sait encore rien de définitif.

Dans notre région, le transport du charbon est très dispendieux, ce qui augmente considérablement les frais de culture et de fabrication. C'est aussi ce qui rend, plus nécessaire que jamais, la construction d'une considérable usine centrale, où l'on pourrait faire usage d'une grande quantité de bagasse. En général, le rendement en sucre a été abondant.

Ainsi, sur Front Lawn, on a délivré à l'usine, 210 acres de cannes. La roulaison a commencé tard, ce qui a donné à la canne le temps de mûrir. Le rendement a été de 800,000 à 900,000 livres. A la tonne, le rendement moyen a été de 165 livres. C'est un résultat superbe, quand on songe qu'on n'avait à sa disposition que de "Open kettles."

Certains propriétaires n'ont pas voulu ensemencer de bonne heure; ils préfèrent attendre jusqu'aux premiers jours d'avril et prendre leur temps; ils comptent mieux réussir en agissant ainsi. On se prosse trop de mettre la canne en terre. On risque aussi d'avoir une mauvaise levée, ou, tout au moins, une levée médiocre.

M. H. C. Minor a l'intention de construire un chemin de fer, à Hollywood, pour activer le transport des cannes; il songe aussi à remplacer le multiple effet qu'il possède sur Southdown, afin d'augmenter la capacité de son moulin.

DRAME DE LA MISÈRE.—Une femme paraissant âgée de vingt-cinq ans environ, à la démarche chancelante, se traînait, dernièrement, dans l'avenue de Choisy, Paris, quand tout à coup la malheureuse s'affaissa.

Des passants se portèrent à son secours et la conduisirent dans une pharmacie voisine.

Malgré les soins qui lui furent prodigués, la pauvre femme expira. Il fut reconnu qu'elle avait succombé aux suites du froid et de la faim.

Le commissaire de police du quartier, appelé à procéder aux constatations, découvrit sur la malheureuse une clef et, soudaine, des papiers au nom de Desamort, habitant rue de Metz.

Ce magistrat se transporta aussitôt à l'adresse indiquée. La concierge de la maison lui déclara qu'elle n'avait pas aperçu la femme Desamort, sa locataire, depuis vingt-quatre heures et elle ajouta que la malheureuse, mère de deux enfants, était partie en lui disant que, dénuée de toutes ressources, elle allait implorer la charité des passants afin de pouvoir acheter un morceau de pain.

Le commissaire de police monta au logement de la femme Desamort. La porte était fermée à double tour.

Dès qu'elle fut ouverte, un lamentable tableau s'offrit aux yeux du magistrat.

Sur une botte de paille jetée dans un coin de la mansarde nue, deux petits enfants étaient couchés.

L'aîné, Maurice, âgé de cinq ans, tenait enlacé son petit frère Emile, âgé de deux ans, cherchant à le réchauffer. Le bébé, tout en pleurant, appelait sa mère.

Les deux malheureux garçonnets moraient littéralement de faim. Ils n'avaient pas mangé depuis deux jours et ils souffraient du froid.

Le commissaire de police, ému par cette navrante misère, fit donner aussitôt à manger aux enfants, puis il les a fait conduire à l'hospice des Enfants-Assistés.

Dans cet établissement, les petits souffreteux seront au moins à l'abri de la faim et du froid.

MARIE-JEANNE.

Nous lisons, dans le *Petit Parisien*, du 5 janvier:

Il n'est pas un vrai Montmartrois qui n'ait connu "Marie-Jeanne, une bonne vieille, proprette malgré sa misère, et qui obtenait toujours un franc succès et une ample moisson de gros sous dans les restaurants, cafés et même mastroquets de la Butte qu'elle visitait journellement.

C'est que la vieille bohème ne se contentait pas de vendre des oranges, des sucres d'orge ou des fleurs, suivant les saisons; elle avait une autre corde à son arc et chantait en chevrottant, sitôt qu'on l'en priait, quelque complainte ou quelque romance sentimentale à la mode en 1870, l'époque où elle était jeune.

Tous les artistes du quartier raffolaient d'elle, qu'ils considéraient comme un peu innocente et retombée en enfance. Pour eux c'était "un vrai type!"

Pas si idiote pourtant qu'elle ne s'approchât, avec une familiarité qu'on tolérait, des jeunes compagnes des apprentis peintres et ne s'écriât souvent avec un clignement d'yeux malin et un rire ironique en lui dévisageant et en détaillant leurs bijoux et leurs toilettes:

—Et moi aussi, mes petites chattes, j'ai eu mon beau temps, j'en ai porté de ces brillants aux oreilles, de ces chapeaux à plumes et de ces robes de soie quand j'étais comtesse.... de la main gauche! Et maintenant.... Et dire que vous deviendrez comme moi, mes mignonnes! aussi profitez, amusez-vous, la jeunesse n'a qu'un temps.

Puis, la recette encaissée, Marie-Jeanne, redevenue mélancolique, l'œil fixe et comme perdue dans ses souvenirs, se chauffait un instant les pieds sur la chaufferette obligeamment prêtée par la patronne, et bientôt, après avoir salué la compagnie avec une révérence pleine d'allure, ma foi, elle se rendait dans un autre établissement pour continuer sa tournée.

Aussi, ce n'est pas sans un serrement de cœur que les artistes et les bohèmes de Montmartre, voire les bourgeois fantaisistes qui aiment et habitent ce mont Aventin de l'Art à Paris, auront lu dans le journal ce fait divers brutal et laconique:

"Une mendiante, presque idiote, connue tout particulièrement à Montmartre sous le nom de Marie-Jeanne et que l'on se rappellera peut-être avoir vue souvent dans les rues de ce quartier de Paris où elle psalmodiait sans cesse une triste chanson pour exciter la commisération publique, vient d'être trouvée morte de froid dans une cave qu'elle habitait rue du Mont-Cenis."

Certes, la guigne s'en est mêlée et il faut que personne, absolument personne parmi les braves gens qui la connaissaient n'ait été informé de la misère et du dénûment où elle était tombée pour que Marie-Jeanne soit morte ainsi.

Sans quoi, on eût vite organisé de petites représentations à son bénéfice, fait quelques quêtes fructueuses dans les concerts et lieux de plaisir qui résonnent là-haut, pour assurer le sort de la malheureuse et lui permettre de finir tranquillement ses jours dans quelque maison de refuge.

Il a fallu qu'un matin la pauvre vieille, clouée sur son grabat par le froid, l'âge, la maladie, n'ait pas pu se lever et quand les voisins, les concierges, se sont aperçus de son absence, il était peut être trop tard.

En voyant disparaître si lamentablement cette curieuse figure qu'était Marie-Jeanne, nous avons voulu connaître plus à fond et plus exactement ce qu'avait été le roman de sa vie et nous avons pu, à l'aide de renseignements recueillis dans les endroits qu'elle fréquentait, reconstituer son odyssée:

Marie-Jeanne était, en 1870, la plus courageuse et la plus jolie brodeuse du quartier.

La broderie allait fort bien alors, et Marie-Jeanne, qui était adroite comme une fée, en faisait énormément, si bien qu'elle rapportait à sa mère jusqu'à cinquante et soixante francs par semaine.

Aussi leur logement était-il relaisant de propreté et orné de jolis meubles et de rideaux blancs. Et dans cette cage dorée la mère et la fille chantaient comme des pinsons toute la journée.

Marie Jeanne avait vingt et quelques années, aussi les prétendants affluaient auprès de cet exquisit parti.

Malheureusement, la broderie n'allait bientôt plus et les prix baissèrent tant et tant qu'il fallut travailler jour et nuit pour manger à peu près à sa faim.

La guerre éclata à cette époque, puis vint le siège de Paris et ses horreurs. Un jeune officier, un comte, qui fréquentait souvent à Montmartre, ne tarda pas à distinguer la jeune fille, malgré sa pauvreté et lui fit une cour assidue....qui n'était pas pour le bon motif.

La jeune fille résista longtemps, mais la faim est mauvaise conseillère et un beau matin elle abandonna sa pauvre mère pour s'enfuir avec son séducteur.

Des gens du quartier l'y rencontrèrent alors au faubourg Saint-Germain: elle avait un brillant équipage et il est été impossible de ne pas la prendre pour une mondaine huppée, tant elle était bien mise et élégante.

Mais voici le revers de la médaille et la punition: un beau jour, Marie-Jeanne revient habiter Montmartre, dans une chambrette. De ses illusions perdues, il ne lui reste plus que le fruit de sa faute, un adorable petit garçon qui lui ressemblait à merveille.

Quant au brillant officier, il avait disparu.

Marie-Jeanne s'était remise à la broderie et élevait son enfant comme un petit prince, il semblait qu'elle tenait de nouveau le bonheur pour de bon quand, un matin, cette nouvelle circula à Montmartre: "On a volé le fils à Marie-Jeanne!... C'est le père qui l'a fait enlever.... Marie-Jeanne a voulu se tuer de désespoir et maintenant elle est folle!"

Tout cela était vrai; on trouva la malheureuse toute pâle, l'air hébété, assise sur le trottoir, souriant à tout le monde et chantant le répertoire des chansons qu'elle connaissait.

Depuis, elle est restée à peu près dans le même état, ne retrouvant que par intervalles quelques moments de lucidité et, faute de pouvoir travailler, n'ayant plus pour ressource que la mendicité.

La vieille ouvrière qui avait pris soin d'elle dans la cave où elle habitait en dernier lieu n'avait pas de quoi la couvrir suffisamment et il a gelé terriblement ces dernières nuits. Et voilà comment elle est morte de froid. Pauvre Marie Jeanne!

LA FIN DE DEUX AVARES.—Deux vieilles rentières très riches ont été trouvées mortes dans l'appartement qu'elles occupaient, à Paris, au numéro 102 de la rue Truffaut, dans les circonstances suivantes:

Mlle Gondé, âgée de soixante-seize ans, et sa sœur Augustine, âgée de soixante-quatorze ans, habitaient depuis neuf ans cet appartement. Vivant misérablement, n'ayant pas de bonne, et ne recevant personne, elles se privaient au strict nécessaire et restaient sans feu par ce froid rigoureux.

Il y a quelques soirs, un locataire de la maison, M. D....., vint déclarer à M. Gilles, commissaire de police du quartier, qu'habitant au-dessous de l'appartement des demoiselles Goudé, il ne les avait pas entendues marcher depuis vendredi. Le magistrat, accompagné de son secrétaire, se rendit hier matin à la première heure, rue Truffaut, et en ouvrant la porte de l'appartement, il aperçut la moins âgée des deux mères gisant en un coin de la première pièce, la face contre terre, et tenant encore un plateau à la main. Dans un autre angle, l'aînée était étendue sur le dos. Aucune des deux ne donnait plus signe de vie.

Un médecin appelé en toute hâte ne put que constater le décès des deux sœurs.

On suppose que l'aînée a dû tomber de son lit et n'a pu se relever; la cadette s'est levée à son tour pour venir au secours de sa sœur.

En la voyant étendue sans mouvement, elle a éprouvé un saisissement tel qu'elle en est morte.

Cette version est assez plausible étant donné l'âge des deux femmes et les privations qu'elles s'imposaient.

M. Gilles commença immédiatement les perquisitions et découvrit dans la chambre de l'une des sœurs plus de 150,000 francs de valeurs nominatives. Dans l'autre chambre on n'a rien trouvé.

Ces femmes étaient d'une avarice sordide et lavaient leur linge elles-mêmes, ce qui, entre parenthèses, ne devait pas arriver souvent, car tout était, dans l'appartement, d'une saleté repoussante.

Les tiroirs contenaient des monchoirs ainsi étiquetés: monchoir à user le premier, à user le deuxième, le troisième, etc.

M. Gilles envoya immédiatement prévenir le juge de paix, qui a apposé les scellés.

QUADRUPLE ASPHYXIE.—Marseille, 3 janvier.—Dans la nuit d'hier, une famille entière a été asphyxiée dans son domicile par l'oxyde de carbone.

Voici dans quelles circonstances ce triste fait a été découvert:

Vers quatre heures du matin un ouvrier, le sieur Garolle, venait, comme d'habitude, frapper à la porte du sieur Gastaldi Barthélemy, âgé de vingt-quatre ans, demeurant au boulevard Pardignon, impasse du Canal, à Marseille.

Travaillant dans la même usine, Garolle avait coutume, chaque jour, de prendre en passant son ami Gastaldi.

Or, après avoir vainement appelé et frappé, Garolle, surpris de ce silence, comprit qu'il se passait dans la maison quelque chose d'anormal; il se décida à employer les moyens énergiques; ne pouvant enfoncer la porte, il pratiqua un trou dans la cloison et s'introduisit dans l'appartement.

Un affreux spectacle s'offrit à ses yeux: étendus sur le lit entièrement bouleversé, ne donnant plus signe de vie, se trouvaient Gastaldi et sa femme.

Dans un autre lit, placé dans la même chambre, le cadavre du jeune Barthélemy, âgé de sept ans, un petit neveu qui se trouvait depuis quelques jours dans la famille Gastaldi; enfin, dans un berceau, le cadavre d'un enfant de quatre mois.

Sans perdre son sangfroid, Garolle s'empressa d'ouvrir les croisées et d'éteindre des charbons enflammés qui brûlaient dans la cheminée.

Le docteur Dufour, prévenu, ne put que constater la mort de la mère et des deux enfants, et, après des soins énergiques ramenait à la vie le malheureux Gastaldi, qui parvenait avec difficulté à expliquer comment s'était produit l'accident.

A neuf heures du soir, avant de se coucher, Gastaldi avait placé quelques morceaux de charbon de terre dans la grille de la cheminée qui, par malheur, se trouvait bouchée.

L'infortuné qui avait oublié ce fait avait cru bon de faire un peu de feu dans la chambre froide.

L'état du malheureux père de famille est fort grave et l'on craint qu'il ne succombe.

Téléphone 479 P. E. DUCROS, Gérant.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

175 CHEMIN DU BAYOU.

Voitures pour l'Opéra, Promenades, Soirées, Mariages, &c, &c.

Nous sollicitons particulièrement le patronage des familles du second et du troisième district et leur promettons entière satisfaction, aux prix les plus réduits.

Ordres pour enterrement reçus par téléphone à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. 21 fév—1an

FOURTIC Décédé le 31 janvier 1893 à 11 heures A M PAUL FOURTIC âgé de 67 ans, natif de Trebrous Hautes-Pyrénées, France. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de Léon Banchet, l'Union Française et la Société St Maurice sont respectueusement invités à assister à l'enterrement qui aura lieu aujourd'hui, le 1er février, à 10 heures du matin. Le corps est exposé décongnare Dauphine et Esplanade

Société d'Assistance Mutuelle de St Maurice de Versailles. Décédé, mardi 31 janvier 1893 à 11 heures A M. à l'âge de 67 ans, le sociétaire PAUL FOURTIC, natif de Trebrous, Hautes-Pyrénées, France. Les membres et membres de cette Association, et spécialement les membres du comité de secours de la section de la Nouvelle-Orléans sont requis d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, mercredi, 1er février 1893, à 10 heures A. M. précises. L'enterrement partira de sa dernière résidence située rue Dauphine et Esplanade.

Par ordre du président, E. J. MÉRAL.
F. A. MILLES, Secrétaire. 1er fév—1f

ROTH Décédée hier matin mardi 31 janvier 1893, à 4 heures, LIZZIE ROTH, âgée de 12 ans et 2 mois. Les amis et connaissances de la famille ainsi que les officiers et membres du Conclave Pelican No 48 S. W. M., les officiers et membres du Grand Conclave de l'Etat de la Louisiane et les conclaves subordonnés sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu ce matin 1er février, à 10 heures précises.

Par ordre de l'Archon,
S P. JAQUET P. A. M.
S. ARNAULD, Chancelier.
L. BENIAVOU, Scribe, P. A. M.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite le 3 février 1893 à 7 heures et quart du matin à l'Eglise St Augustin, pour le repos de l'âme de MME CASSE née Virginie Mercier. Les amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

1er fév—2 f

JE ne suis pas responsable d'aucune dettes contractées par ma femme, Malvina Josephine Sagel. Jas. A. Fabre.
Nouvelle Orléans, 28 janvier 1893.
29 jan—3 f

Etat Trimestriel
—DE LA—
Banque des Citoyens
De la Louisiane,
DEPARTEMENT DE BANQUE,
A la clôture des affaires, le 31 janvier 1893.

ACTIF.

Propriétés foncières	$144,440 66	
Bons et actions	39,794 63	
Dettes suspendues	53,917 22	
Prêts et escomptes	277,433 88	
Dû par banques et banquiers	5,812 24	$521,398 62
Prêts sur demands	$34,320 92	
Echange, étranger et local	549,12 38	
Chèques du Clearing-House, circulation et numéraire	842,948 29	743,177 59
		$1,264,576 21

PASSIF.

Capital actions	$380,200 00	
Profits indivis	79,551 94	$459,751 94
Dû aux déposants		804,814 27
		$1,264,566 21

Je jure solennellement que l'état ci-dessus est correct, au mieux de mes connaissance et croyance.

A. A. LELONG, Caissier.

ETAT DE LA LOUISIANE,
Paroisse d'Orléans. }
Juré et signé sous serment pardevant moi, ce 31 me jour de janvier 1893.
EDGAR GRIMA, Notaire.

Nous, les soussignés, comité nommé pour examiner l'argent comptant dans les coffres de la banque, avons examiné et trouvé celui-ci correct, à savoir: $342,944 23.
JH. LOMBARD.
EUCLID BORLAND.
ERNEST PRAGER.
PETER TORRE.
1er fév—1f

Changement de local

M. F. C. PHILIPPE a l'honneur d'annoncer à ses clients et au public qu'il a transféré son imprimerie du No 66, rue de Chartres, au No 40 rue Saint-Louis, en face l'Hôtel Royal.

Son établissement est des mieux outillés pour la prompte livraison et la parfaite exécution de tous les travaux qui lui sont confiés.

29 janv—1f

LEON QUEYROUZE & CO
"GROCERS" EN GROS.
—IMPORTATEURS DE—
VINS ET LIQUEURS
—ET MARCHANDS DE—
Produits des campagnes et de l'Ouest
28 RUE TCHOUPITOULAS.

Pour Conserver

La richesse, la couleur et la beauté de la chevelure le plus grand soin est nécessaire, beaucoup de mal a résulté de l'emploi de préparations sans valeur. Pour être sûr d'avoir un article de première qualité demandez à votre pharmacien ou à votre parfumeur la Vigueur des Cheveux d'Ayer. Elle est absolument supérieure à toute autre préparation de cette sorte. Elle restaure la couleur originelle et l'abondance de la chevelure laquelle est devenue claire, fanée ou grise. Elle maintient le cuir chevelu frais, moite et exempt de la teigne. Elle guérit les humeurs qui démangent, empêche la calvitie, et donne à

LA CHEVELURE

une texture soyeuse et un parfum permanent. Nulle toilette ne peut être considérée complète sans cette préparation, la plus populaire et la plus élégante de toutes les coiffures.

"Mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber, quand j'avais environ 25 ans. J'ai fait usage dernièrement de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, et elle a causé une nouvelle pousse de cheveux de la couleur naturelle." — R. J. Lowry, Jones Prairie, Texas.

"Il y a plus d'un an j'avais une forte fièvre, et quand je recouvrai la santé, mes cheveux commencèrent à tomber, et le peu qui me restait se mit à grisonner. J'essayai de divers remèdes, mais sans succès, jusqu'à ce que je commençasse à

Faire Usage de

la Vigueur des Cheveux d'Ayer, et maintenant ma chevelure pousse rapidement et est restaurée à sa couleur primitive." — Mme. Annie Collins, Dighton, Mass.

"J'ai fait usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pendant près de cinq ans, et mes cheveux sont moites, lustrés, et dans un état d'excellente conservation. J'ai quarante ans et ai parcouru à cheval les plaines pendant vingt-cinq ans." — Wm. Henry Ott, dit "*Mustang Bill*," Newcastle, Wyo.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Cie, Lowell, Mass. Vendue partout par les pharmaciens.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville. A deux lots de la rue du Canal. Sans Succursale

janv 22—1 an—mer. ven. dim

FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON,
Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.
Tf oct

Le Plus Gros Diamant visible aux Etats-Unis est Exhibé Journellement dans mes Vitrines

113 et 115 Rue du Canal BIJOUTIER 78 Rue St-Charles

DIAMANTS, MONTRES, ARGENT MASSIF, ARGENTERIE ET PLAQUÉ.

Prix Réduits, Chiffres Simples,

Le Plus Grand Stock en Ville.

M. Hill est secondé par les Messieurs dont les noms suivent:

Aux Nos 113 et 115 de la rue du Canal.
JOHN LIPMAN,
JULES METEYÉ,
W. E. ROBINSON,
WM KNAESBOUGH,
CHRISTIAN ROLLING,
LOUIS SORRENSON.

Au No 78 de la rue St-Charles.
HENRY COULTER,
JOHN STUMPF,
HENRY BONWASSER,
LOUIS GERY,
F. S. SHULTIS,
EDWARD A. SHIELDS.
4 déc—3m

Compagnie d'Assurances PHŒNIX
DE HARTFORD, CONN.
Successeurs de la
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.

Capital comptant	$2,000,000 00
Actif, valeur réelle	1,334,460 81
	5,676,308 79

Pertes réglées à la Nlle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.

JULES TUYES,
Agent Résident, sera toujours au No 39 rue Carondelet où il recevra ses amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle Orléans. 29 mai—1 an

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS:
Gustaf R. Westfeldt, L. C. Falion, Lucas E. Moore, C. M. Soria.

HENRY T. OGDEN, Secrétaire Résident.
LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov 92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé	$500,000 00
Actif, 1er janvier 1892	1,019,600 33

J. W. ELLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHES.
18 janv—1 an

CONTINENTAL INSURANCE CO. OF NEW YORK,
—A UN—

Capital payé de	$1,000,000 00
Réserve pour les assurances actuelles	3,161,623 47
Surplus net	1,443,761 34
Surplus pour les détenteurs de polices	3,643,761 34
Actif total	5,906,784 71

La compagnie fait des affaires rigoureusement en conformité avec les lois de l'Etat de New York, et tient des Polices sur le fonds de sécurité. Un fonds spécial pour la protection des détenteurs de police qui ne peut affecter une grande conflagration.

Elle a payé plus de vingt sept millions de pertes et est plus forte que jamais. Promes une police à cette compagnie et vous vous sentirez plus en sûreté qu avec celle d'une compagnie locale. Elle a à Nouvelle-Orléans qu'un incendie assez ancien. Les pertes sont ajustées et promptement soldées. La meilleure et la moins chère. Pour conditions et taux (les taux plus réduits) s'adresser

JAMES PRÉVOST, Agent,
123 rue Gravier, Nouvelle-Orléans, Lne.
27 fév—1an

L'INCENDIE
De notre établissement aux Nos
14 à 22 RUE BARONNE,
Lundi, le 31 octobre,
N'affectera en rien les affaires de
L. GRUNEWALD CO
Limited.
Qui se continueront comme par le passé au No
127 de la rue du Canal

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 25 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladie de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Perez Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ